

Question de *L'Humanité* du 7 mai 1998

Qu'est-ce que mai 68 a apporté d'essentiel dont notre époque a encore besoin ?

Parmi les réponses, celles de Bensaïd et Krivine qui pour une fois accèdent au lectorat du journal du PCF.

Daniel Bensaïd
Philosophe
Leur mai et le nôtre

Ce qui me frappe, dans le trentenaire de 68, vu par les magazines, c'est l'importance envahissante du traitement sociologique (Le Goff, Lipovetsky, Weber) : on sociologise l'événement à mesure qu'on le dépolitise. On n'en retient, pour le meilleur ou pour le pire, que la modernisation des mœurs, la libération de la sexualité, les effusions hédonistes, ou l'événement d'un «libéralisme culturel». Comme si ces évolutions lourdes de la société étaient imputables à l'événement 68! Elles se sont produites partout, tôt ou tard, et s'il ne s'agissait que de cela, on évoquerait aujourd'hui 68 comme on évoque le mouvement provo d'Amsterdam ou l'agitation des campus américains. Si les événements de mai font un événement singulier, qui intéresse et étonne encore, qui marque la mémoire collective, c'est pour deux raisons majeures.

La première, évidente, et de plus en plus refoulée par le récit de la génération parvenue aux affaires, c'est la conjonction unique en son genre du soulèvement de la jeunesse et de l'irruption de classe dans la grève générale. Cette grève porte, indissociablement mêlées la marque de l'ancien (le prolétariat industriel des forteresses ouvrières) et du nouveau (l'entrée en action massive des nouveaux secteurs de la société salariale dans les domaines de l'information, de la culture, de la reproduction sociale). En ce sens, mai 68 est à la fois la dernière grève générale d'un cycle ouvert par juin 36, et la première grève générale du XXI^e siècle.

La seconde raison, c'est la dimension symbolique internationale de mai 68 : le mai français semble lier en gerbe, conjuguer, ramasser toutes les luttes de libération d'une époque, les luttes anti-impérialistes à travers la solidarité avec le Vietnam, les luttes antibureaucratiques en Pologne et en Tchécoslovaquie, les luttes anticapitalistes enfin en Europe occidentale. Comme si ces luttes devaient se rejoindre et fusionner dans la naissance imminente d'un monde nouveau.

Nombre d'interprétations commémoratives font découler les misères de notre présent du logiciel 68. Le développement historique n'est pourtant pas programmé dans l'origine. Un événement digne de ce nom est toujours gros de plusieurs possibles. Ces possibles, en lui, ne sont pas de l'ordre de l'irréel; ils sont une part du réel, sa face cachée. Ici, la lecture politique (ou stratégique)

doit reprendre le pas sur le triste constat sociologique. Tout n'était pas possible en mai ? Sans doute. Mais il y eut bien un moment où ceux d'en haut se sont affolés devant la force de ceux d'en bas, où l'avènement d'un gouvernement de gauche porté par une grève générale devenait imaginable, où une telle bifurcation, avant que la crise en produise ses premiers ravages, aurait créé une situation bien différente que le sacre mitterrandien de 1981, et ouvert à son tour un nouvel éventail de possibles, non seulement en France, mais en Europe, avec le mai rampant italien et l'agonie du régime franquiste...

Il ne s'agit pas alors de refaire l'histoire. Mais d'en tirer les leçons utiles au présent. Car, quoi qu'en disent aujourd'hui les chantres d'une «gauche consensuelle et gestionnaire» (Bernard Guetta dans le «Nouvel Observateur» du 23 avril), il n'y a pas un discours unique et un sens unique de 68, mais une pluralité de discours et de sens, qui se disputent et s'opposent. Il y a au moins leur 68 et le nôtre, celui qui demeure actif, dont la braise couve sous la cendre, et dont la flamme renaît à l'occasion. Ainsi, l'attachement massif manifesté pendant l'hiver 1995, à la surprise des «observateurs étrangers», envers le service public et les valeurs de solidarité, ne tient pas à l'exceptionnalité bizarre d'un village gaulois, mais bien à cette mémoire collective des luttes et des expériences fondatrices constitutives d'une culture populaire.

Alain Krivine

Dirigeant de la Ligue communiste révolutionnaire

Un rêve réhabilité?

Mai 68 a montré que l'on pouvait se révolter y compris dans un pays capitaliste avancé, et ce message est essentiel. En effet, les conditions de vie sont aujourd'hui, malgré les apparences, pires qu'en 68. A l'époque, il y avait très peu de chômage, les amis de Le Pen étaient à moins de 1 %, Tchernobyl n'avait pas encore explosé, le génocide du Rwanda n'était pas encore accompli... Or, avant d'être une révolution culturelle, un monôme étudiant ou la provocation «

gauchiste» d'un «juif allemand» — au choix, selon ceux qui n'y ont rien compris... —, Mai 68 fut en France la plus grande grève générale des travailleurs. Une véritable révolte, remettant en cause la société capitaliste à la fois sur la question de l'exploitation, mais aussi sur celles de l'oppression et de l'aliénation. Trois semaines de mobilisation sans précédent, de libération individuelle et collective, préparant l'apparition de nouveaux mouvements sociaux comme ceux des femmes, des immigrés, des sans-logis, des chômeurs...

Malheureusement, pas plus hier qu'aujourd'hui, ces mouvements de résistance et de révolte ne trouvent de débouché politique.

Pour la première fois de son existence, débordée par un mouvement social, la direction du PCF a accepté en 68 la décision gaulliste d'enterrer dans les urnes un mouvement extraparlémentaire. Aujourd'hui, la révolte sociale se sent de plus en plus en décalage avec la gauche «plurielle» gouvernementale censée la défendre. Continuer le combat de 68, c'est participer à la refondation d'un projet de société alternatif, et aider au rassemblement d'une gauche «100 %

gauche», anticapitaliste, féministe et écologiste. Je pense que nous sommes nombreux à l'extrême gauche, dans le PCF ou les autres organisations de gauche, dans les syndicats ou les associations, à souhaiter un tel regroupement, pour ne plus connaître les successions d'échecs qui, dans les conditions présentes, construisent un boulevard à Le Pen. Mai 68 a réhabilité le rêve; c'est ce qui nous manque pour avancer — car seuls les abrutis et les conservateurs peuvent s'en dispenser... Alors, pas de nostalgie d'anciens combattants; mais, bien plus, une réflexion critique pour que demain, enfin, nous réussissions.